

Les larmes de Saveria

Saveria était nue.

Elle était nue des pieds jusqu'à la tête, totalement.

Elle ne portait même pas une bague, un bracelet, un quelconque bijou. Ses cheveux étaient dénoués.

Il n'y avait rien à dire. Elle était nue.

Il n'y avait effectivement rien à dire. Et rien ne se disait. Absolument rien.

Elle était nue, et en silence, et personne ne parlait autour d'elle. Et il n'y avait même pas de radio pour commenter quoi que ce fût. Et elle n'écoutait pas une bande, une dernière ou une première bande, qui aurait raconté sa vie, ou autre chose.

Elle tenait pourtant un livre entre ses doigts.

Et dans ce livre il y avait des mots, mais ces mots ne parlaient pas de sa nudité.

On ne voit d'ailleurs pas pourquoi ils en auraient parlé, puisque ces mots avaient été nécessairement imprimés dans ce livre bien avant qu'elle fût nue, et même s'agissant du livre dont il s'agissait, bien avant qu'elle fût au monde, puisque ce livre était Fin de partie de Samuel Beckett.

Donc Saveria était nue, et lisait Fin de partie de Samuel Beckett.

On ne sait pas où elle se trouvait, ou plutôt on ignore les repères fondamentaux de l'endroit où elle se trouvait. On sait seulement que l'histoire est vraie puisque Saveria l'a racontée, et qu'il n'y a aucune raison de penser qu'elle ait menti.

Saveria est sincère. Chacun de ceux qui la connaissent peut l'affirmer. Et chacun de ceux qui connaissent Saveria est sincère. Chacun de ceux qui connaissent ceux qui connaissent Saveria sont sincères. On n'a donc aucune raison de douter.

Certes, des bruits courent – et on les rapporte de proche en proche – que le prénom de Saveria fait rêver beaucoup d'hommes, justement à sa nudité, mais cela n'empêche pas qu'elle soit sincère, et donc, qu'elle ait dit vrai concernant sa lecture, toute nue, de Fin de partie de Samuel Beckett.

A dire vrai, plus exactement, elle n'a pas dit qu'elle était nue. C'est déjà, en quelque sorte, broder que dire qu'elle était nue. C'est s'exciter un peu. C'est fausser la perspective, en ajoutant du dévoilement, de l'intime, du secret, de la théologie, de l'érotisme. Saveria n'a rien dit de tel, mais elle a mis l'imagination sur un chemin qui mène à la pinacothèque des odalisques.

Saveria a dit qu'elle était dans sa baignoire, et qu'elle prenait un bain .

Voilà ce qui a fait conclure qu'elle était nue.

On croit que Saveria ne contredirait pas.

Elle était donc dans une baignoire, et lisait Fin de partie de Samuel Beckett.

Mais, fondamentalement, où cela se passait-il ? Saveria ne l'a pas dit.

On peut supposer que cela ne se passait pas dans un endroit très extraordinaire qui aurait mis du piquant à l'affaire. Par exemple, si Saveria avait été dans une baignoire au sommet de la tour Eiffel, à la façon de Sophie Calle, on peut supposer qu'elle l'aurait dit. Mais elle n'a rien

suggéré de tel. Elle n'a pas peint des paysages, ou des circonstances fabuleuses. La baignoire ne paraît pas avoir eu vue sur le Bosphore, la Baie des anges, ou les yeux de Jack l'Eventreur. Elle était située dans un lieu qui ne méritait aucun commentaire, un espace, un espèce d'espace, n'importe où.

Ceux qui connaissent Saveria peuvent faire des hypothèses. Il ne leur est pas interdit de balayer la carte de ses itinéraires et de supposer, dès lors, avec quelque vraisemblance la liste des possibles où cette baignoire a pu s'emplir. Il est ainsi probable qu'elle s'est inscrite dans une sorte de banane qui commence à Paris, passe par Toulouse et Béziers, et finit en Corse, ce que l'on sait ordinairement de la vie de Saveria se déroulant dans cette phénoménale banane. Mais il est recevable que la baignoire procède d'aventures plus exotiques. Rien n'interdit de la poster dans le Berri, dans le Cantal, à Brioude, ou à Fougax et-Barrineuf, double village de l'Ariège. On peut même imaginer que cette baignoire ait été installée, et donc le corps nu de Saveria, et Fin de partie du coup, en Suisse ou en Turquie.

Il faut se représenter une baignoire dans la mémoire des lieux possibles de Saveria, ces lieux étant nombreux, multipliant même si l'on y songe, mais somme toute, quand on intègre, strictement équivalents du point de vue de l'aventure. On doit néanmoins considérer que la baignoire où se baignait Saveria était elle-même encadrée de murs, de portes et de fenêtres, probablement closes. Saveria n'a pas signalé, en effet, qu'elle prenait un bain en plein champ, ou sur une plage, ou même en mer, sur le pont d'un bateau, ou parmi les vagues, paramètres qui auraient exigé qu'elle les signalât, puisqu'ils auraient évidemment influé sur le déroulement de l'aventure.

La baignoire de Saveria était dans une salle de bains. On peut supposer qu'il y avait un lavabo, un miroir, une armoire de salle de bains, probablement un porte-serviettes, et peut-être un tapis de bain. On peut admettre qu'il y avait aux murs des carreaux de couleurs claires pour éviter que les éclaboussures n'endommagent les plâtres. On peut se laisser aller à se représenter qu'il y avait des images décoratives, comme des aquarelles, ou un poster, ou des cadres de toute nature. Cependant Saveria n'en a rien dit. Aucun des objets qui pouvaient figurer dans cette salle de bains n'a retenu son attention. Seul le livre de Samuel Beckett – Fin de partie – a été mentionné par elle. Par prudence, il vaut donc mieux imaginer une salle de bains simple, très ordinaire, sans surcharge d'objets, sinon ce simple livre aventuré en ces lieux, Fin de partie de Samuel Beckett.

Un cinéaste, qui devrait produire une image de Saveria dans sa baignoire avec ce livre serait amené à faire des choix. Il ne serait pas indifférent qu'il place autour d'elle des carreaux blancs, ou jaune paille, qu'il montre un porte-savon vert en plastique, ou bien en fer forgé, qu'il instille de la tendre douceur dans les couleurs et les matières, ou qu'il s'en tienne à une salle de bain spartiate. Les chairs de Saveria se profilant sur ce fond, et du coup sa pensée, et dès lors la pensée de celui qui contemple les images, en seraient considérablement modifiées. Mais l'écriture n'oblige pas à de telles précisions. Que Saveria soit dans une baignoire en train de lire Fin de partie de Samuel Beckett suffit.

Le jour et l'heure ne sont pas spécifiés. On aurait probablement aimé savoir la saison. Ce n'est pas la même chose en effet de prendre longuement un bain – car ce bain ne peut être que long puisqu'il y a lecture – en été lorsque les plaines ont séché et que les cigales crissent, ou en hiver, lorsque la bise vient, qu'il pleut une froide, collante, mouillante, perfide, pluie qui grippe le corps. L'eau de la baignoire n'est pas la même quand vibre aux environs l'éclat sec d'août ou lorsque on sent la contagieuse nécessité d'acheter des cadeaux de Noël. Le

printemps ou l'automne divergent aussi quant à leurs charmes quand on les considère depuis un bain. On ne vivra pas l'eau coulant autour de soi d'un même cœur quand on perçoit la montée des sèves, ou quand on flaire la pousse des champignons dans les replis moussus des forêts dont les feuilles rougissent.

On aurait probablement aimé connaître la saison du bain de Saveria. Les rêves que ce bain nous procurent n'auraient pas eu même teinte, ou même musique. Supposons que l'on ait en charge de composer une sonate, ou un concerto sur le bain de Saveria. Il serait capital de savoir s'il y eut accompagnement de chute des feuilles, pour dès lors user naturellement du mode mineur, ou s'il faut au contraire accueillir l'idée des éclats triomphants des moissons, et dès lors s'installer en majeur, à moins que l'on ne veuille, à contre-emploi, suggérer au sein même de l'été, une mélancolie des chairs abandonnées, comme une volupté obscure de l'éclat... Les quatre saisons ne font pas même chant. On pourrait soutenir qu'elles ne font pas même corps, même lecture, et donc même baignoire. Par chance, l'écriture permet une neutralité que la musique aurait peine à garder. On peut se contenter d'écrire, sans roucouler, sans gémissantes voix, que Saveria était dans une baignoire, et lisait Fin de partie de Samuel Beckett.

Saveria n'a rien dit de l'heure. A-t-elle entrepris de se baigner le soir, après une journée d'activités, de rêves, et d'amour, pour se délasser, faisant dès lors avancer sa baignoire et son corps nu dans la soirée, puis dans la nuit, comme une lascive barque des morts ? A-t-elle, au contraire, dès le réveil, choisi de se placer dans l'eau de sa baignoire, faisant lecture d'aube, comme la Vierge accueillant l'ange ? S'est-elle, plus ordinairement inscrite dans la matinée, après un long petit déjeuner, tandis que s'approchait le repas ? On pourrait aussi supposer quoique le fait soit plus rare, sous nos latitudes, qu'elle ait pris un bain d'après-midi, et que renonçant à la sieste, ou à l'amour, elle ait choisi d'abandonner tout une longue après-midi son corps à l'eau de la baignoire et son esprit à Fin de partie de Samuel Beckett. Saveria serait plus honorable que l'entrouverte Danaé.

On n'en sait rien. On sait seulement que ce fut long.

Saveria a clairement précisé qu'elle n'a pas rapidement feuilleté la pièce de Samuel Beckett.

Elle s'est mise à la lire entièrement pour lire vraiment une pièce de Samuel Beckett.

Elle voulait voir.

Et donc, - on ne sait absolument pas pourquoi – elle a choisi de lire Beckett, qu'elle aurait pu lire n'importe où, dans sa baignoire, c'est-à-dire nue, et dans l'eau, et seule.

Personne ne lui a demandé pourquoi dans une baignoire. D'évidence, elle aurait pu lire la pièce dans un fauteuil, dans un lit, dans le foin, sur la table d'une grande bibliothèque, ou en toutes sortes de lieux secrets, et plutôt secs. Elle a choisi la baignoire, et la baignoire pleine.

Rien dans le titre de la pièce, ni dans la réputation de Beckett ne l'y invitait. Personne ne peut affirmer raisonnablement que Beckett soit un auteur pour salle de bains. Au demeurant, on ne croit pas qu'il existe une catégorie d'écrivains pour salle de bains. S'il existe des romans de gares, si l'on trouve des livres commodes pour la plage, ou même si ces certains écrivains, comme Christian Bobin, ou, plus remarquablement, le duc de La Rochefoucauld, paraissent composer en prévision d'une lecture en transports en commun (avec fréquentes interruptions), la catégorie des œuvres et des auteurs pour salles de bains ne semble contenir, ou même convoquer, aucun nom, pas même celui de Jean-Philippe Toussaint. Les écrivains ne se font pas photographier dans leur salle de bains. Les hommes politiques, à l'exception de Marat, ou les professeurs, ou les poètes, qui veulent qu'on croie qu'ils lisent, ne figurent généralement pas, volume en main, dans une salle de bains, si bien que les livres scolaires exhibent peu

d'individus penseurs et lecteurs, donc mâles – à l'exception de Marat – humides dans leur bain. .

Il est vrai que les salles de bain, toujours, sont susceptibles d'eau, et que l'eau mouille le papier des livres, fait donc coller les pages, et rend peu commode la lecture. On aurait peine à se représenter un bibliophile emportant dans sa baignoire un volume précieux. Umberto Eco ne manipule sans doute pas les incunables, dont il fait, paraît-il, collection entre sa bouteille de shampoing, sa savonnette, et le pommeau de sa douche. Grant Mac Lean qui vend des livres très anciens sous une tête empaillée de sanglier à Londres, n'imagine pas que les évangélistes ou les livres d'heure qu'il remet à de riches clients seront un jour manipulés par leurs doigts savonneux, parmi les bulles, au contact de leurs poils.

Fin de Partie de Samuel Beckett, cependant, était très probablement sous la petite couverture blanche des éditions de Minuit. Ce sont des livres assez peu chers, que l'on peut jeter, et remplacer, si trop d'eau les détériore. Ce sont aussi des livres maniables, même dans une baignoire. Qui en douterait, on ne peut que l'inviter à comparer la difficulté de lire l'Encyclopédie Universalis, ou le Monde dans une baignoire, avec la commodité de lire un ouvrage, surtout une pièce de théâtre, des éditions de Minuit, dans cette même baignoire. L'expérience le fera conclure : les éditions de Minuit l'emportent, et elles l'emportent aussi sur la bibliothèque de la Pléiade, les Mazenod, les livres d'art de Flammarion, et même sur les romans en édition originale chez Gallimard, ou sur la correspondance d'Artaud, et naturellement sur l'annuaire du téléphone, œuvre dont l'efficacité des rêves qu'il fournit n'a d'égale que la difficulté à la lire dans une baignoire pleine. Les principaux textes des religions ne sont pas non plus composés pour une lecture en baignoire. Mieux leur vaut un désert sec.

En fin de compte, Saveria n'avait pas fait un mauvais choix en prenant Fin de partie de Samuel Beckett dans une baignoire. Quand on songe aux difficultés qu'elle aurait affrontées si elle avait pris la Bible, l'annuaire, Tout l'œuvre peint de Fra Angelico, le Siècle de Titien, ou la Comédie humaine en Pléiade, Saveria a fait preuve d'esprit pratique. Un Beckett, chez Minuit, est léger, peu cher, blanc comme un carreau de salle de bains. C'était le livre qu'il lui fallait.

Or donc Saveria, lisait dans sa baignoire, ce jour là, Fin de Partie de Samuel Beckett. Elle n'a rien dit de précis quant au contenu de la pièce. Elle n'a pas raconté les événements – si on peu parler d'événements. Elle n'a même pas cité une phrase comme « quelque chose suit son cours ». Non. Elle a seulement dit qu'elle avait lu la pièce dans sa baignoire.

Elle l'a lue, et cela l'a ennuyé.

La pièce ne lui plaisait pas.

Elle a été très claire sur ce point.

Cette pièce ne la faisait pas rêver, ne l'emportait pas, ne la divertissait pas. Elle avançait dans sa lecture parce qu'elle savait bien qu'il fallait la lire.

En effet, Saveria est une étudiante en littérature. Elle est cultivée. Elle n'est pas seulement belle, elle n'a pas seulement vingt ans, elle n'est pas seulement pas une excellente danseuse, en particulier de tango, elle n'est pas seulement celle qui porte ce prénom de Saveria. Elle est aussi de ces personnes qui savent l'importance de lire Samuel Beckett parce que Samuel Beckett est une figure importante de la littérature du vingtième siècle, et que le vingtième siècle est important, et que l'important est important. Saveria connaissait les impératifs catégoriques.

Cela ne l'empêchait pas de s'ennuyer à lire Fin de Partie.

On ne sait pas ce qu'elle faisait en s'ennuyant.

Peut-être promenait-elle sa main sur son corps. Peut-être faisait-elle parfois des remous d'eau, ou des bulles. Peut-être donnait-elle parfois l'occasion au pommeau de douche de s'exprimer. On peut supposer qu'elle remuait ses orteils. On peut tout supposer. Que fait-on avec son corps, ou que fait le corps, quand on lit un livre qui ennue, et qu'on est nu dans une baignoire ? Des choses. On fait des choses.

Saveria en faisait probablement.

Mais elle lisait.

Elle lisait effectivement.

Saveria est sincère et sérieuse. Ce qu'elle fait, elle le fait. Si elle dit qu'elle lisait le livre, c'est qu'elle le lisait. Elle ne sautait pas les pages, comme on le fait parfois avec les descriptions de Jules Verne ou de Balzac. Non. Elle lisait la page vingt, puis la page vingt et une. Et ensuite la page vingt deux. Elle lisait les répliques. Elle lisait les didascalies. Elle lisait les mots noirs sur le fond de papier blanc et elle tournait une à une très lentement, avec une lenteur qui correspond bien à la triple nature du bain, de la lecture, et de Beckett..

Et puis, d'un coup, elle s'est mise à pleurer.

C'est véritablement ce qu'elle a dit. D'un coup.

Elle s'est mise à pleurer, Saveria, d'un coup. Elle s'est mise à pleurer en lisant le livre.

Elle s'est mise à pleurer, sans qu'elle comprenne pourquoi, sans que rien d'extérieur n'intervienne, sans qu'une pensée funeste ne l'attaque, mais c'était en relation avec la pièce.

Elle s'est mise à pleurer, et on n'a aucune raison d'en douter, mais on ne comprend pas non plus pourquoi. On ne sait même pas à quelle page du livre elle s'est mise à pleurer. Elle ne l'a pas dit. Elle ne s'en souvient plus. Ou bien, si elle s'en souvient, bien qu'elle soit sincère, elle n'a pas voulu le dire. Elle s'est tu. Elle n'a rien murmuré. Elle a souri. Elle a dit oui à ses larmes. Elle les a acceptées comme venant de quelque ange. Mais elle n'a rien dit de l'ange, si ange il y eût. Peut-être ne l'a-t-elle pas vue. Elle a juste indiqué cela, qu'elle avait pleuré, oui, qu'elle avait pleuré, qu'elle avait pleuré après un long moment de lecture, de bain, et d'ennui. Elle a pleuré alors que la pièce ne lui faisait rien. Elle a pleuré alors qu'aucune radio n'a crié une catastrophe. Elle a pleuré, rien ne lui faisant mal. Elle a pleuré, comme est la rose, sans pourquoi.

Et l'on s'est étonné. On s'est étonné.

Et l'on s'est dit qu'il faudrait l'écrire. Et on l'a écrit.

Et on a l'a écrit aujourd'hui premier janvier 2005, entre dix heures et midi, à Toulouse, sans préméditation, alors qu'il faisait un temps très gris, et que le ciel vire au bleu, et qu'on pense aller cet après-midi, se promener vers Matres-Tolosane, Haute-Garonne, visiter une piscine gallo-romaine, ce qui est un hasard.

C'est un hasard. Cela s'avère.

Fin de partie. Grand jeu. Coup de démons.

Quelle romaine en la piscine ? Qui lisait quoi ? Quel évangile ?

Savoureusement, quelque chose suit son cours, cuit son sourd, car buisson court au jeu des nues.

Le chinois de Cidalise

Jamais Cidalise n'a pas fait mention d'un intérêt pour la Chine. Elle ne parle ni des Han, ni de Mao, ni de Lao Tseu. Elle n'a aucune envie de fonder une entreprise à Shenzen. Elle ne collectionne pas les jades. Quand elle se rend chez Clitandre, qui en possède, elle ne les voit pas. Si des rêves la portent au loin, c'est en Méditerranée, au Canada ou au Mexique. La Chine enchante ses amies. Aminte veut apprendre le chinois. Chloé espère fouiller des tombes et trouver de grands cavaliers en terre. Sidonie convie ses amants au restaurant chinois, qu'ils doivent payer, et ne pas confondre, sous peine érotique, avec des restaurants vietnamiens. Alidor, qui a voyagé depuis Pékin, séduit en diffusant des anecdotes. La Chine enchante, mais Cidalise s'en soucie peu.

Tout cela, on le sait. On croit le savoir.
On sait aussi d'autres choses. Le dossier n'est pas vide.

Cidalise est musicienne, et philosophe. Cidalise a beaucoup de visages, comme l'attestent ses photos. On ne se lasse pas d'y voyager. Cidalise, c'est la France. Elle a des yeux bleus très clairs, presque délavés à force d'intelligence, une peau pâle. Elle est petite, très jeune, mais fort ancienne. Elle vient, avec tous ses visages, d'on ne sait quel temps. Elle porte mémoire d'anciennes douleurs, de vieilles terres, de grâces séculaires. Elle a beaucoup résisté et beaucoup fleuri. Elle est toujours en fleur, toujours résistante. Elle ne rompt pas. Elle porte, sur ses frêles bras, beaucoup de souvenirs. Elle est rose et roseau. Elle est recrue d'histoire. Elle est toujours recommencée. Quand elle voyage, les hasards de sa famille, et des routes, la font souvent séjourner dans des couvents, mais elle goûte les romans libertins. Elle est d'une attention phénoménale aux choses, et lointaine. Elle est philosophe. Elle est musicienne. On ne lui connaît pas de vieilles affaires de coeur, mais ses lèvres frémissent. Elle a une amie chère au pays des érables. Elle est toujours à l'heure. Elle participe aux aventures. Elle trouve le juste ton. On l'admire. Elle fait presque peur tant elle est parfaite. Elle sait rire. Elle a un père étrange et minuscule qui a de fabuleuses moustaches et la grâce. Elle porte en elle une grande douleur. Elle sourit. On murmure que les plus vieux sangs circulent en ses veines. Le curieux, c'est qu'elle a un chinois.

Ce chinois n'a pas fait couler beaucoup d'encre, mais on en parle.

D'abord Cidalise.

Sans elle, on ne saurait rien.

Elle en parle à son père. Elle en parle à Clitandre. Elle en parle à Aminte. Elle en parle à Alidor. Elle en parle en d'autres encore que l'on ne connaît pas. On ne sait pas jusqu'où elle en parle, jusqu'à qui. On se doute que cela va loin, mais on ne dispose d'aucun moyen de contrôle.

Cidalise, en effet, vit actuellement loin de son père, d'Aminte, de Clitandre, d'Alidor. Elle a des « colocs », fréquente des têtes neuves, rencontre de nouvelles oreilles, voit des gens qu'on ne voit pas, dont le chinois.

Elle vit à Lyon.

Impossible de savoir si elle déverse ses discours chinois sur ses anciens amis seuls, laissant au silence les nouveaux, ou si elle répand. Est-elle un volcan qui déborde sur toutes ses faces ou émet-elle vers un unique côté ses coulées de confidences, envahissant des crânes, comme le basalte les villages voisins du cratère ? On ne sait. On n'a pas fait le tour de sa bouche. Le certain, c'est que l'éruption étonne.

Dès lors, on parle. On échange des informations, des constats. « Tiens, Cidalise a un chinois ». « Cidalise m'a parlé de son chinois ». « Savais-tu qu'elle a un chinois » ? « Comment peut-elle avoir chinois » ?

Chacun vérifie que les autres savent. C'est un peu décevant de découvrir qu'ils savent, mais rassurant. On n'existe pas seul. Il y a tout un réseau qui sait, et parle. On existe par là. Des bouches apparaissent. Des cratères secondaires déversent leurs laves rougeoyantes. C'est très joli, dans la nuit du monde, ces petites masses de paroles en fusion qui font des langues rouges.

Du chinois, on ne sait pas le nom, la taille, la ville, ou ce qu'il fait. Pas grave ! Un chinois est chinois. On imagine.

Ce chinois se suffit. Qu'importent ses tribulations ?

Comment est-il apparu ? On l'ignore.

Soudain, il y a eu un chinois.

Des paroles se sont multipliées affirmant qu'il existait.

C'est arrivé quand Aminte s'est vue contrainte de retarder l'apprentissage du mandarin, et quand la presse a souligné combien la Chine devenait énergivore. Il fallait de nouveau craindre son réveil. Elle était déjà réveillée. Des perspectives s'offraient au développement mondial, mais la France n'avait pas de présence. On manquait de contacts. L'arrivée des touristes chinois risquait même d'être repoussée par la montée de l'euro. Tout chinois était bon à prendre, et Cidalise en avait un.

Troublant.

Si Aminte avait eu un chinois, quel qu'il fût, tout aurait été plus simple. On aurait probablement moins parlé. On aurait tout de même parlé, parce qu'on parle, mais c'aurait été force commentaires sur l'heureuse complétude des désirs et des choses, des théorèmes et du réel. Hélas, Aminte n'a pas de chinois ! Elle erre, en son cœur, loin des Chou, des Tchen, et des Li. Elle a beau rêver, le réel est assez pervers pour lui présenter toujours Alidor ou Gustave.

Cidalise, pour ceux qui l'écoutent, ne dit rien de positif sur son chinois. Il n'a pas de nom. Il n'est pas dit beau. Ses qualités intellectuelles éventuelles ne sont pas évoquées. On n'apprend pas qu'il est généreux, voire attentif. Il n'est même pas chinois comme un chinois. Pas de raffinement. Pas de ruses. Il ne paraît pas apte à révéler sur la Chine des curiosités intéressantes. Il n'a pas conduit Cidalise à acheter des livres chinois, à voir des films chinois, à manger chinois, ou même à explorer le Lotus bleu. Quand elle demande à Clitandre de venir la voir à Lyon, elle lui propose, tout simplement, d'aller manger dans un « bouchon lyonnais ». Rien ne change. Le chinois est ennuyeux. Le chinois est accablant. Certes, Cidalise ne l'abhorre pas. Jamais elle n'a pu lui dire, comme à Clitandre, « je vous abhorre », mais elle peine à s'en débarrasser.

Son erreur fut peut-être de l'inviter au restaurant.

Pourquoi l'a-t-elle invité ?

On n'en sait rien. On le sait. On ne sait rien des causes, ni des modalités. On sait la chose. On croit la savoir. On s'entretient dans l'idée qu'on sait. On ne veut pas se dire qu'on ne le sait peut-être pas tant que l'on croit qu'on sait. On s'y raccroche à cette chose. On y raccroche des wagons de pensées. On envoie tout le train dans le paysage mental. On voyage avec. On explore. On éprouve des sensations. C'est bon de savoir que tout a commencé, peut-être, dans un restaurant. Ça donne sens. On va de l'avant. On a l'impression qu'on sait. On sait. On sue de joie de ce savoir. On s'use moins de suer ainsi. Ça va. On sait. Parfois, on se retourne. Que sait-on ? Ce chinois ? C'est chinois. Peu importe. On parle. On ne parlera pas. On sait qu'on finira par n'en plus parler. On en parle déjà si peu. Mais on en parle tout de même. Ça occupe. On est si vide. On est désespérément vide, ou plein.

Le chinois a d'abord dit qu'il était seul. C'était sa tactique. Avec les jeunes filles, il vaut mieux commencer par dire qu'on est seul, qu'on souffre, qu'on est romantique, qu'on est un peu perdu. Le chinois a dû se le dire. Il se l'est dit, et il l'a dit. Ensuite, il a dit qu'il avait une copine en Chine. La première tactique ayant échoué, il a tenté une seconde opération. Le chinois a la peau dure.

Il parle.

On sait que Cidalise est partie pour Noël deux semaines loin de la zone où s'active le chinois. Au retour, elle a trouvé une lettre.

Dans la lettre, il parlait encore. Il avait encore des choses à dire.

On ne sait pas ce qu'il disait, mais il disait. Ça continue.

Il est très difficile de se défaire d'un chinois.

En Bretagne, sur les côtes, des chapeaux chinois s'accrochent. Ils font ventouse. Ils s'adaptent à la forme précise des rochers. Ils en sont le moule inverse. Difficile d'arracher ces gastéropodes. Ils refusent la liberté des mers. Une fois détachés, ils mourront. Ils le savent. Ils tiennent à leurs blocs qui tiennent apparemment à eux, en toute indifférence. Chacun s'est fait à l'autre.

Cidalise ne dit pas ce que dit le chinois. On suppose qu'il dit qu'il l'aime, qu'il a besoin d'elle, qu'il souffre, ou rien, qu'il ne dit rien de tel. Il fait semblant de parler d'autres choses. Il en parle. Il développe. Il exprime des points de vue, certes avec prudence, comme un loess, parce qu'il se doute qu'il ne doit pas choquer Cidalise, et aussi parce qu'il est chinois, qu'il ne peut pas être certain des goûts d'une jeune fille française, surtout de Cidalise. Il parle sûrement comme une rizière, lentement, depuis la boue. En fait on n'en sait rien. Cidalise dit très peu de choses. Cidalise est chinoise.

Non.

Oui.

Non.

On peut toujours envahir cette affirmation. Cette pensée n'envahit pas. On s'y perd. Cidalise est chinoise.

Cidalise est une porcelaine de Chine. Voilà qui a pu plaire au chinois : la blancheur, la fragilité visible, la force, la précision, la rareté, la finesse. Cidalise porte Chine en elle. « Elle est immense, donc j'y suis » a dû se dire le chinois. « Il y a toujours un chinois, partout, en Chine. Pourquoi pas moi » ?

Cela, personne ne le croit. Personne n'a encore osé le croire. Cela s'écrit là, sous les yeux de qui le formule, fait métaphore, et suppose, peut-être avec raison, que le chinois voit vif.

Alors se bouleverse Cidalise, ou notre oeil.
Comment Cidalise, qui est la France, serait-elle la Chine ?
Si notre « terre recrue d'histoire », selon le Général de Gaulle, qui, éternellement, était la France, c'est la Chine, se mélange le jeu des cartes.
C'est fait pour.
A Lyon, au pays de soie, partout. Soudain tout s'élargit.

Le chinois éclaire Cidalise.
Le vieux chinois, qui a peut être vingt-cinq ou trente ans, mais qui est vieux comme un chinois, éclaire Cidalise, et ses dix-neuf ans.
C'est un beau Georges de la Tour signé par un chinois, un Lao Tseu de Caravage par une nuit de France.
Ne manquent plus que la bougie, le crâne, l'encre de Chine au loin, vers l'ombre.
Les voici. C'est éternel.

On ne sait pas qui triche aux cartes.
On imagine.
On peut considérer le sillage quand Cidalise n'aura plus de chinois. Tous les poissons volants.
La géométrie des tritons, Vénus, l'Assomption, l'émoi des copines... Parfaite vanité : chacun pour soi rit.

On entendra parler du chinois encore, de moins en moins. On peut craindre qu'on n'en parle plus. On peut espérer qu'on n'en parle plus, qu'on n'en remplira plus page, qu'on en fera du vide, quelque trait à peine dans la main dorée du néant.
On peut désirer le silence. Plus jamais de bavard. Aucune machine à écrire.

La France, c'est la Chine. On s'y perd précisément.

Un amant à Sens ?

Hélène va à Sens, souvent.
Aller à Sens ne l'enchanté pas.
Quand elle téléphone à Pâris, son amant de Montauban, elle se plaint volontiers de Sens.

Sens est gris. Sens est triste. Sens est vieux.

Elle se préfère à Paris, et s'y délecte, dit-elle, quand Pâris s'y rend. Mais Pâris est attaché à Montauban, marié localement, et bien décidé à visiter Montauban qu'il arpente depuis quarante ans. Aussi Pâris ne va-t-il à Paris que rarement voir Hélène et parler de Montauban. Heureusement, il y a les textos, le téléphone et Internet.

A Pâris, qui n'est pas demandeur, Hélène parle de Sens.

Qu'irait-il y faire ? Qu'y aurait-il fait ? Il sait qu'existe là une cathédrale. Cela ne l'émeut guère. Sens est sans sève.

Avant Hélène, il ignorait où précisément était Sens. Hors Montauban, il s'occupe surtout de Dijon, parce qu'il a fait vœu, jeune, de ne jamais s'y rendre, à cause de la chanson, « sur la route de Dijon, la belle digue digue, la belle diguedon ». Il a juré qu'il éviterait toujours Dijon. Cela donne sens à sa vie, parce que des diables l'invitent continuellement à Dijon, et qu'il résiste... Il ne résiste à rien concernant Sens. Sens n'existe pas pour lui. Nul interdit. Nul désir. Sens ne fait pas sens.

Or, Hélène se plaint de Sens.

Pâris sent que tout s'est noué pour Hélène à Sens, tandis que pour lui, rien. Tandis qu'Hélène respirait ses premières clartés à Sens, il vivait ailleurs. Quand elle se souvient profondément, presque géologiquement, sa mémoire l'engluie à Sens, à sa maison, à ses parents, et, quand elle redoute vraiment, elle voit Sens. Il est possible qu'un caveau de famille l'y attende. Tous les chemins de la mort d'Hélène mènent à Sens.

Depuis que Pâris la connaît, il se demande s'il n'ira pas à Sens. Rien de plus agréable, apparemment, que découvrir une ville au bras d'une femme qui en connaît, depuis l'enfance, les détours, et que l'on peut caresser dans les rues où elle a vécu, couru, cheminé vers l'école, dans la peur, la joie, l'humiliation, le frisson. Sans doute Hélène sait-elle des secrets de Sens qu'aucun guide ne fournirait. Peut-être jouirait-elle d'y transgresser quelque tabou, avec Pâris, ce qui serait pour lui obscure joie, délicieuse, d'éprouver sans en voir l'origine cet élan par dessus des limites.

Pâris se souvient d'une fille, qui l'avait conduit à la Roche sur Yon, préfecture de Vendée, et fondation militaire, dans une rue sous la place Napoléon, au dessus de l'Yon. Elle lui avait fait monter un escalier. Elle l'avait sauvagement embrassée. Il savait qu'avait vécu là un de ses amants, le seul qui comptait, et qu'elle souillait la ville, l'escalier, son passé, en collant ses lèvres autrefois tant baisées, aux lèvres d'un homme neuf, qui savait goûter le privilège d'être profanateur.

Il se souvient.

Pâris se souvient beaucoup.

Comme il n'est pas encore trop vieux, il aime projeter ses souvenirs. Il le peut encore. Il peut projeter la Roche sur Yon dans Sens. Il le peut. Sans doute Hélène le conduirait-elle volontiers à Sens. Mais il ne se décide pas. Il visite toujours Montauban. Il explore sa ville depuis quarante ans, non pour l'histoire locale, mais par bonheur de la répétition et joie de voir l'énigme briller du médiocre. Il laboure l'identique par goût du neuf. Il aime Montauban, comme d'autres l'Atlantide. C'est son île au trésor, son infini, sa chambre obscure, la double tache du miroir des époux Arnolfini. Il aime enfoncer son esprit dans le « hic ». N'a-t-il pas fait l'amour, pour la première fois, à Saint Jean des Monts, avec la caissière de l'Unico ?

Sens est loin.

Sens, pourtant, s'anime souvent au téléphone de la tristesse d'Hélène quand elle parle. A l'entendre, rien n'advient à Sens. Elle évoque la maison de ses parents dans une sorte de boulevard à la périphérie de Sens, au bout d'une ligne d'autobus, dans un endroit sans charme, sans commerce, peut-être même sans arbre. Pâris imagine des lignes droites, une plaine très plate, des horizons. Là, les parents d'Hélène vieillissent. C'est leur occupation principale. Ils sont honorables. Ils sont lents. Ils ont de bons avis ennuyeux. Sans doute y a-t-il une pendule, des meubles en formica, du rustique. Sans doute y a-t-il un petit jardin avec une grille. Pas un détail n'est pittoresque. Il fait froid dans la maison. Hélène insiste toujours sur ce point : elle a froid dans la maison de ses parents. Tout le froid de Sens, et du monde reflue là, et là en elle.

Pâris sait cela. Pâris l'imagine. Il y ajoute ses propres souvenirs d'enfance. Il se compose une province de Sens. Il se dit qu'à Sens, peut-être, on a l'impression d'être en France, n'importe où. L'existence à Sens, parce qu'elle presse infiniment, devient légère. On doit s'y sentir cosmonaute. Sans doute faut-il fuir là-bas. Fuir ! Croire qu'à Sens il est loisible de vivre.

Hélène a eu de nombreux amants.

Elle a été mariée. Cela ne l'a pas empêchée.

Hélène aime faire l'amour. Hélène aime parler. Hélène aime rencontrer.

Elle a eu des hommes de grande qualité.

Pâris est flatté de leur succéder. Il sait qu'il aura des successeurs. Il aime bien ses successeurs qui s'ignorent tels. Il leur prépare le terrain. Il juge que la plus noble tâche, pour un amant, c'est d'œuvrer au bonheur des suivants. Cela exige de ne rien blesser, de tout entretenir, d'ajouter, parfois, des respirations. C'est un labeur de jardinier-poète.

Pâris ne s'embarque dans une affaire que s'il la sait possible et délicieuse, comme un voyage vers des îles. Hélène est délicieuse, même lorsqu'elle parle de Sens, ce qui est venu vite - il ne sait plus quand - dès qu'il a rencontré ses mains, où une grosse bague rouge l'a troublé, et qu'elle a perdu avec lui dans des herbes.

A mesure qu'elle lui parle de Sens, Sens, pour lui, prend des couleurs. Il distingue entre des gris, des bruns, des ocres. Il ne parvient guère à poser des bleus ou des rouges, mais tout ce camaïeu de gris lui plaît. Il se dit que Sens est la France, et il se souvient de son émoi toujours tendre, quand, passant les Pyrénées depuis l'Espagne aux couleurs fortes, il atteignait les vallées françaises dont les premiers villages sont volontiers d'ardoise et de blafards crépis. Quelle mélancolie, Foix, Tarbes, Pau, quand on déboule de Zaragosse ! Quel délicat ennui, la France !

Cet ennui, Pâris le goûte à Montauban, cette ville blanche par le nom, quoique de brique, et où rien ne semble devoir advenir depuis que les montalbannais ont bloqué la nouvelle de l'abdication de Napoléon le 9 avril 1814, parce qu'ils espéraient voir détruire Toulouse, sous les feux des canons de Wellington, le lendemain. Quel projet s'était ourdi dans cette ville !

Pâris raconte cela à Hélène, souvent, et s'extasie des avenues, des places, des platanes taillés de Montauban. Et il aime ainsi son corps tout en blancheurs tendres, son petit visage rond des films 1930, son air de parisienne de province, ses abandons secrets.

Sens se colore un peu. Sens s'érotise.

Cela pourrait paraître impossible, mais, à force de gris, Sens s'anime.

La maison des parents d'Hélène prend du relief. Le canapé en faux cuir gagne en épaisseur, presque en sensualité. Les probables chromos des murs s'éclairent. Dans les rues, la brise devient quasiment vent. Les cloches de la cathédrale battent avec puissance le silence. Sens saigne de vies diverses.

« Est-ce que tu as eu un amant à Sens » ?

La question est venue au téléphone, depuis Montauban, vers Hélène qui se trouvait à Paris, deux jours après avoir emmené son père, qu'une maladie d'Alzheimer venait de frapper, dans une maison de retraite, de Sens.

Hélène jura que non, et rit.

C'était une nuit. Il y avait des voitures qui roulaient dans Montauban. Il y avait, comme d'habitude, le Tarn. Il y avait la projection d'un film – La Chute - à Montauban depuis quelques jours.

Non, elle n'avait pas eu d'amant à Sens.

Elle disait cela à Paris, dans la nuit de Paris, vers Denfert-Rochereau, où elle habitait, au dessus, sans doute, des Catacombes où sont des millions de squelettes. C'était aussi la nuit, la nuit parisienne, avec la Seine au milieu, et les bateaux-mouches certainement, et des gens qui sortaient d'avoir vu La Chute, où Adolf Hitler crie dans un bunker.

Un amant à Sens ? Voulait-il qu'elle en prenne un ?

« Pourquoi pas » ? disait-il à Montauban, au téléphone. « Pourquoi ne prendrais-tu pas un amant à Sens ? Tant de femmes on eu un amant à Sens ».

Et il rit.

Mais non. Pas d'amant à Sens.

Cela se passait sur une liaison ADSL. Depuis quelques jours, Paris avait l'ADSL, et participait à la mort des vieux systèmes. Le monde changeait. Il téléphonait gratuitement. Il avait donc tout son temps. Il pouvait faire d'innombrables phrases. Il réfléchissait. Il se donnait l'air. Il parlait lentement.

« Tu es celle qui n'a pas eu d'amant à Sens. Tu n'auras pas d'amant à Sens. Je ne le veux pas ».

Paris retint un moment sa respiration.

Il écoutait Hélène dans la nuit parisienne, vers Denfert-Rochereau. Tout autour de lui, ses souvenirs étaient empilés. Il y avait là sa photo de communion solennelle, un crâne de bélier, des os humains, des miroirs, plusieurs pierres trouvées au hasard de voyages, dont l'une, très quelconque, provenait du plus haut point en altitude qu'il avait atteint avec une certaine amante.

« Je n'irai pas à Dijon », se disait-il. « Tu n'auras pas d'amant à Sens », disait-il à Hélène.

« Cela fait trop bon mauvais jeu de mots. Pourquoi changer » ?

Ainsi parlaient-ils à la nuit seule.

Lise, le charme, et le donjon.

Dans le village de Lise, il y a un donjon, et, tout autour, un paysage.

Dans ce paysage, que voit-on ?

On voit ce qui fait visage au petit village de Lise. On voit des châteaux d'eau. On voit des départementales. On voit des champs, des arbres, des bosquets, une rivière, du tournesol, du maïs, une voiture qui passe, parfois des vaches, du foin, du ciel par dessus les toits, des fermes et, peut-être, si l'on regarde bien, à la saison, des bellavalia, discrètes fleurs. On voit aussi l'ombre du donjon.

Et Lise.

En fait, on ne la voit pas beaucoup là.

Lise a affaire ailleurs.

Lise a toujours affaire ailleurs.

Elle est très amusante Lise.

Et que fait-elle ailleurs ?

Lise rit.

Lise rit, en parlant du donjon.

Naturellement, on pourrait écrire autre chose. On suppose.

Lise ne rit pas toujours.

Lise n'est pas amusante.

Lise a affaire ici.

On ne voit rien dans le paysage parce qu'il pleut, qu'il y a du brouillard, et qu'on a les lunettes sales.

De plus, le village de Lise est très grand, selon la limace sous le caillou, et le paysage est miteux.

On ne ment que pour la forme.

Quand elle parle du donjon, Lise fait comme chacun dans son village.

C'est mon avis, et l'on peut me croire, car je n'y suis jamais allé. Si j'avais visité le village de Lise, je me serais perdu. Trop de tout m'aurait aveuglé. J'aurais ployé sous les sincérités.

J'aurais été ému.

Dans le village de Lise, selon moi, chacun tient un discours sur le donjon. Il n'est pas une veuve pas un retraité, pas un agriculteur, pas un employé qui ne fasse en son crâne mijoter quelques mots. Les jeunes ne sont pas épargnés. Et on parle.

Ce qui tient actuellement ce village, c'est son donjon.
Ce donjon ne le protège pas. Ce donjon le fait parler, et fait qu'on en parle.
Cela se déduit des Caractères de la Bruyère.

Quand elle voyage dans les montagnes du Zanguezour, en Arménie, près de la frontière Iranienne, vers l'Araxe, Lise peut parler du donjon. Cela ne lui déplaît apparemment pas. Si un petit public se crée, elle parle, mais elle ne dit guère. On ne sait rien d'elle, et elle sait peu du donjon, mais elle parle, et on aime.

L'auteur de ces lignes en sait moins encore. Il ne s'est pas renseigné. Il ne se renseignera pas. Il espère, au bout de ses phrases, être tout à fait incompétent. Son ignorance autorise Lise à parler, et l'autorise donc à écrire de Lise parlant, bien qu'il l'ait peu entendue, et lui permettrait même de mettre en perspective.

Lise n'a pratiquement rien dit du donjon, mais ce peu donne à penser. Après écoute de ce peu, on doit penser dans plusieurs directions : en direction de Lise, en direction du donjon, en direction de ce qui se passe dans le donjon, en direction de soi. En somme, la parole de Lise, sur le donjon, provoque une extravagante introspection. A force de glisser, de glousser, donc de penser, on s'enveloppe de réflexions dont la pression travaille.

Lise n'a pas besoin d'en avoir dit beaucoup.

Ses paroles font boule de neige et cheval de Troie. Elles bouleversent.

Le village de Lise s'appelle Tasque.

La première fois, on n'y croit pas. On a beaucoup de peine à croire aux noms de villages.

Plus généralement on a beaucoup de peine à croire aux noms. On a même, en général, beaucoup de peine à croire. Mais c'est ainsi. On suppose.

Dure tâche que croire à Tasque.

Entre Task et Tarasque, Tasque.

Et Tasque dans le pré fait tache.

Tout semble pour le jeu de mots.

On n'y aurait pas songé sans Lise.

Mais qu'en dit Lise ?

La délicieuse liseuse Lise ?

Placez Lise en un Vermeer, lisant quelque paperolle secrète, avec, derrière elle, la fenêtre, le bonheur dans le pré, le tout, si possible, sans perspective.

Traduisez votre Vermeer en fresque romane, ou en icône.

Lise y reçoit peut-être une lettre d'Aliénor, ou de Marphise, ou de Pantocrator. Tout se fait sur fond d'or, ou d'ombre.

Peut-être lit-elle un texto.

Le donjon n'est pas loin, peut-être aux pieds de Lise, ou à gauche, là où demeure de la place.

Lise se profile dans le plaisir des cils, des lys, loin apparemment du donjon.

Lise est un charmant liseron, mais le donjon paraît.

Tout cela, peut-être est faux, ou vrai. Cela compte peu. On n'est pas là pour faire la guerre.

On suppose.

Que le sens des mots se retourne, et le cœur à ce labour fait son bonheur.

Voilà le miel.

De ce donjon, que disait Lise ?

Elle en parlait, en Arménie, dans un vieux bus qui s'appelait le Titanic. Ce bus traversait le pays vers le sud. Elle en parlait dans les montagnes. Elle en parlait en vue de lacs, parmi les mines de molybdène. Elle en parlait en vue de paysages très différents de Tasque. Tasque était loin.

En fait, elle n'en parlait guère.

Elle n'en parlait presque pas.

Elle n'en disait même quasiment rien.

Mais les paysages étaient immenses, faisant perspectives, changeant, et chacun des rares mots de Lise y prenait place, là comme ailleurs.

Lise a de très beaux yeux, et quand sa bouche parle, ses yeux parlent. Ce n'est d'ailleurs pas la peine que sa bouche parle, ses yeux sont suffisamment orateurs. Mais il faut que sa bouche parle pour que l'on sache qu'il s'agit du donjon. Sans quoi, on s'y tromperait. Les yeux de Lise parlant de tout, on n'y songe pas particulièrement au donjon.

Voilà tout.

Lise est une jeune femme.

Du donjon, Lise disait qu'elle n'y était jamais entrée.

Elle disait qu'elle y entrerait volontiers, « pour voir, juste pour voir », ce qui créait autour d'elle un frisson. Ce frisson ne se transmettait pas aux paysages d'Arménie. C'était un frisson très local.

Lise n'insistait pas.

Inutile d'insister. Les jeunes arméniennes, pures, étaient déjà troublées. De telles choses sont-elles possibles, s'étonnaient-elles ?

Le vice traversait l'Arménie, par la vive bouche de Lise, évoquant son village.

Lise serait volontiers entrée dans le donjon pour voir. Pas davantage.

Le regard de Lise disait le contraire.

Ou plutôt les regards posés sur le regard de Lise.

Ou le regard de Lise posé sur les regards qui se posaient sur elle. C'était très papillon.

Comment une telle chose était-elle possible ? On suppose qu'elle l'était, qu'elle l'est. « Il y a bien du vice au monde », disait un jour ma grand-mère, commentant le fait, qu'une jeune femme, paraît-il, avait proposé à mon grand-père, en son jardin, de venir coucher avec elle (la jeune femme).

Le vice fait sens. On peut supposer le contraire.

Le donjon, disait Lise, on en parle. Cela chacun le croit. Le village tout autour parle du donjon. Il se nourrit des paroles qui se nourrissent du donjon. Tasque s'enchantait de l'horreur. Tasque en tête presque, mais se cache, et les visages des Arméniennes si chrétiennes, écoutant Lise, sont interloqués. Mais que fait-on dans ce donjon ?

Suffit d'aller sur Internet, on sait.

Cliquez Tasque. On sait. Allez voir. Les preuves sont données. On suppose.

Cela ne suffit pas. Internet ne suffit pas.

Reentrant chez lui, l'auteur de ces lignes feuilleta un magazine, qu'on lui a donné dans un Salon de L'Erotisme, à Toulouse, grande ville, très grande ville, tellement corrompue.

Parmi les corps nus, les propositions, les annonces, que voit-il ? Le donjon. Le donjon même. Dressé, chez lui.

Il avait le donjon du village de Lise dans un tiroir de son bureau. On ne croit pas toujours l'érection si proche.

Il l'annonce à Lise.

Lise rit.

Lise rit souvent.

Cela se passait plus tard, en automne, à d'autres heures, peut-être la nuit dans une voiture, sur une autoroute, vers les Corbières, alors qu'ils allaient parler de l'Arménie au Rotary-Club de Lézignan.

On peut dire autre chose, mais il est partout possible, toujours, d'évoquer le donjon. On peut aussi relire Les Caractères. Cela fait fuir les perspectives.

En fait, on sait tout, mais on ne sent guère. Inutile d'enquêter. On tisse de rien des effets de manche. On s'étonne. On s'aveugle. Lise trace autour du donjon un mince filet de phrases, presque rien, comme un petit village, dont on ignore les détails. Ca fait réel. On s'étonne qu'elle veuille y entrer. On fait mine. On creuse. On voudrait y entrer aussi, avec Lise, par les souterrains, ou les sourires, sans Lise, pour voir, sachant qu'il n'y a rien à voir, donc tout à voir, comme partout, dans les yeux de Lise, là au donjon, dans les coups de fouets, les cages, les chairs nues, les sexes crochetés, le monde, comme dans les lacs profonds d'Arménie, les mines de molybdène, et dans ces pages, où rien ne fait plus sens que vide, où l'on est bien, à y songer, ravi de ciel. Voilà le charme.

Le fauteuil d'Aminte

Le fauteuil d'Aminte n'a jamais appartenu à Aminte. Il ne s'est même jamais trouvé dans un appartement qu'Aminte aurait durablement habité. Aminte n'a aucune habitude avec ce fauteuil. Il n'est pas pour elle un souvenir d'enfance. Aucune grand-mère, tendre et grosse, sur lui, ne l'a bercée.

Le fauteuil est beaucoup plus récent qu'Aminte, bien qu'Aminte ait vingt et un ans. Il est même de toute dernière fraîcheur puisque son artisan n'en a reçu commande que voici moins d'un trimestre. Aucune accoutumance. Cela n'a pas pu être – relativement à l'histoire déjà longue d'Aminte – qu'une rencontre rapide, un flash, ce d'autant plus qu'Aminte loge à plus de quatre mille kilomètres de son fauteuil. Elle a beau être rapide – ce qu'autorise son jeune âge – et le fauteuil léger, les kilomètres lui créent une difficulté : il lui faut, pour atteindre son fauteuil, descendre sur un trottoir, puis dans une station, monter dans un métro, prendre une navette d'aéroport, voler, user d'escalators, grimper dans un taxi, se faire descendre rue Combalacci à Istanbul, monter cinq étages sans ascenseur.

Encore doit-on discuter.

En effet, la première fois qu'Aminte a pu rencontrer son fauteuil, il était incontestablement à Alidor.

Alidor, en dépit des événements, maintient d'ailleurs ses droits, même s'il concède, comme en témoigne une photographie, être recevable que le fauteuil soit, d'un certain point de vue, d'Aminte.

Il est impossible de dire du mal de ce fauteuil. On ne saurait l'enfermer dans la catégorie des fauteuils de mauvais goût, tels ceux qu'on aperçoit au catalogue « mobilier » de la Camif, ou à Conforama, ou chez But, ou chez moi. Le fauteuil d'Aminte n'est pas un pseudo d'époque. Il n'affiche pas non plus sa modernité. Ne prétendant pas aux foires d'art contemporain, il ne se donne même pas le droit d'être ostensiblement dur.

Malgré ces négations, on en parle.

Les bruits le concernant viennent d'abord d'Aminte, mais Alidor lui sert de puissant réflecteur, car il projette, entre France et Turquie, et au hasard des mails, des informations. Il en dit peu. L'essentiel reste visiblement tu, mais les lèvres se délient par l'effet de ce manque. Peu de savoir fait parfois langue longue.

L'auteur de ces lignes n'est pas le dernier à parler. Il a vu le fauteuil. Il peut témoigner. Il a même photographié. Il peut donc diffuser l'image sur internet. Il ne l'a pas fait, mais il l'a adressée à diverses personnes, intéressées à divers titres par la politique turque, la France, Alidor et Aminte, capables d'avoir à leur tour fait circuler les pixels d'écran en écran, donc au trou total.

Les amies d'Aminte ne sont pas les moins intéressées. Elles grillent d'en savoir plus, et n'hésitent pas à offrir, pour des informations neuves, non leurs corps, mais - plus précieuses - des révélations sur leur vie, ou plutôt celles de leurs amies, révélations souvent obsolètes, défraîchies, déjà diffusées, mais dont elles vantent le prix, ce qui accroît celui des informations sur le fauteuil. Pour l'heure, à la corbeille, sauf à offrir quelque secret bien croustillant, vous n'obtiendrez rien de substantiel.

On en parle. Le bruit n'en cesse pas. Et ce ne sont pas les lignes qui s'écrivent, ce tendre matin de janvier, près de la place Marius Pinel à Toulouse, qui feront cesser le tapage. Tel n'est pas leur objectif. Peut-être, cependant... Peut-être, par delà le tapage, visent-elles à introduire, avec perfidie, à la contemplation dévote, solitaire, perverse et recueillie du fauteuil d'Aminte.

On n'écrit, malgré le bruit, que pour le recueillement. L'écrivain construit une grotte où apparaît la Vierge. Il invite au miracle. Peu importe l'objet de l'écriture, si même objet il y a. Peu importe l'accumulation des cierges. Peu importent les parkings pour les pèlerins, et même l'église. L'écrivain fait sa grotte. La source surgit. Si elle ne surgit pas, rien n'est écrit. Le vent emporte les moutons.

Le fauteuil d'Aminte n'est pas un objet sacré, mais il le devient. Il fait source et miracle comme un sexe. On en parle.

Qu'il figure dans un tableau de Van Eyck ou du Titien, et l'intelligence acérée d'un Denis Favennec, spécialiste, aura vite proposé cent constructions attestant de l'invisibilité par visibilité excessive, qui conduiront à l'extase, au désespoir, et, plus probablement, à la dégustation. Le fauteuil d'Aminte appelle autour de lui l'art. Il est un cri à l'art : « Viens, j'existe ». Que Van Eyck se hâte de ressusciter et peigne ! S'il se dérobe, il décevra !

Décrire le fauteuil d'Aminte est entreprise délicate.

Toute description l'est. Le réel, incorrect, excède les possibilités du verbe. La tentative flaubertienne de description d'une casquette aboutit à l'abolition rigolarde de la vision. S'il est à peu près possible de décrire une femme, un œuf, les beautés du Bosphore, une mouche, ou le Vatican, la description d'objets humains contemporains explose devant l'ahurissement que provoque leur possibilité. Le réel était crédible jusqu'à Balzac. On pouvait même se dispenser de le décrire. Une hostie blanche, ou Marivaux, suffisait. Mais depuis la casquette de Charles, on n'y peut rien, c'est truqué.

Le fauteuil d'Aminte est-il même un fauteuil ?

Le vingtième siècle, selon mon voisin de palier, qui enseigne la Méditerranée orientale au Moyen-Age, marque « la fin des définitions ».

Si le fauteuil d'Aminte est un fauteuil, le fauteuil de monsieur Bertin, peint par Ingres, ne l'est pas. Les mots modernes sont des modems.

C'est pourtant bien de fauteuil qu'il s'agit quand on parle d'Aminte.

Lorsqu'Aminte a parlé pour la première fois, elle a parlé de fauteuil.

Lorsqu'Alidor, faisant écho au propos d'Aminte, a parlé, il a parlé de fauteuil. Et c'est apparemment de fauteuil qu'il fut question lorsque, dans un sabir anglais, français et turc, l'objet fut commandé à un artisan, communiste, antiéuropéen, sculpteur et peintre en femmes nues de cuir, devant la boutique duquel passent des chats et des femmes voilées.

Alidor aurait pu acheter un fauteuil dans une grande surface spécialisée en fauteuils. Il doit s'en trouver en Turquie. Il aurait pu se rendre au Grand Bazar, ou parmi les tapis on aurait pu lui vendre un fauteuil que chacun se serait plu à appeler fauteuil, et que nous aurions pu, peut-être, décrire. Il a préféré un artisan.

S'il a préféré un artisan, c'est qu'il n'est pas facile d'être jeune mathématicien français en Turquie. Les turcs parlent turc. Les mathématiciens français parlent mathématicien et français. Un turc parlant un peu français, et aimable, peut aider beaucoup un jeune mathématicien français.

C'est ce qui arriva à Alidor, tombé par bonheur dans la boutique de l'artisan, qui faisait ses femmes nues, et qui possédait un peu de français, tandis qu'il arrivait lui-même en Turquie pour enseigner des mathématiques.

Il commanda un fauteuil fait de cordes, de cuir, de bois, de noeuds divers, structure intéressante par sa complexité. Il remerciait ainsi le turc pour services rendus, nouait meilleure amitié, ouvrait la voie à de nouvelles perspectives, se fondait dans la population. Le fauteuil d'Alidor rencontrait la séculaire volonté de réchauffer les amitiés franco-turques. Il était fils de la politique de François 1, de Louis XIV, de Ballardur, et d'innombrables diplomates qui ont œuvré avec zèle. Cette commande et cet achat à un représentant de la laïcité turque, dont témoignait l'étalage de seins et de fesses en cuir, manifestait, dans le contexte géopolitique actuel, un sens politique et pratique, qui surprendrait moins chez un mathématicien, si chacun faisait des mathématiques.

Le fauteuil d'Aminte, par lui-même, n'intéresse guère. Où qu'on vaille sur la planète, les bouches restent closes. Les oreilles ne se tendent pas. Le fauteuil d'Aminte n'émeut ni chinois, ni arméniens. On n'en discute pas à Winnipeg. Personne n'y songe à Dacca. Les campagnes comme les villes s'en moquent. Même le petit groupe d'individus, à Paris, Toulouse, et Istanbul, qui en discute – et une jeune femme du gers vient encore d'en téléphoner quelques mots à l'auteur de ces lignes – se fiche de son apparence. Ce n'est pas son poids, ses éventuels coussins, son confort, son prix, ses matériaux qui font parler. Nul ne

débat de son esthétique. On ne pipe mot du prix qu'il pourrait atteindre en vente aux enchères. Aminte elle-même, quand elle a fait ses révélations, n'en a rien dit. On aurait pu tout imaginer. On s'en est bien gardé. Nul n'a daigné rêver à d'éventuelles broderies Louis XV, ou à des glands en or, ou à des passementeries. Le fauteuil d'Aminte existait sans corps. Il existait, parce qu'il était cassé. Non que sa cassure même intéressât. Ce qui intéressait, c'était qu'elle fût l'œuvre d'Aminte.

Parler de fauteuil d'Aminte est un raccourci qui fausse l'intérêt qu'on y porte. Cette espèce de syllepse élimine l'essentiel. On ne devrait pas dire fauteuil d'Aminte, mais fauteuil dont Aminte a causé la cassure. Ce fauteuil ne devient d'Aminte, et même, peut-être, fauteuil, que par la cassure qu'elle lui a infligée. C'est par cette cassure qu'il a changé de titulaire, si l'on peut parler de titularité, et accédé à la présence au monde, donc à l'exil, à l'extase, et à l'existence. Il a reçu, par la brisure, article défini et préposition. Il a brisé l'indifférence.

Aminte n'y a pas moins gagné, ou perdu, si l'on préfère, Elle est devenue la jeune femme au fauteuil. La cassure du fauteuil a concentré son essence au yeux de ses amis, et de ses commentateurs. C'est par cette cassure, qu'elle aurait pu taire, qu'on parle désormais d'elle, qu'on la voit, qu'on en écrit. De sorte que pour rendre compte, on ne devrait pas dire que ce fauteuil est le fauteuil dont Aminte a causé la cassure, mais le fauteuil dont Aminte, ayant causé la cassure, Aminte se trouve être le fait, et la fée. Aminte parle, et conduit à parler la cassure d'Aminte. Elle est la Pythie de la chose qu'elle fend. Des oracles sont rendus. On parle. On continue à en parler, et, cette fois, on en écrit.

Alidor n'y perd pas. Son fauteuil, qu'il aurait pu revendiquer, est certes devenu d'Aminte, mais il en reste possesseur, comme peut l'être l'actuel possesseur d'un fauteuil de Marie-Antoinette, ou de la du Barry. Par la parlante cassure, un peu de l'éclat d'Aminte jaillit sur lui, et elle donne sens à ses jours, en lui offrant un choix : réparer ou pas. S'il fait réparer, il manifeste un souci pratique, une volonté restauratrice, qui rassurera les familles, lui pieux sauveur de l'ordre éternellement brisé par les femmes. S'il choisit de maintenir la brisure, il offre à ses amis, et à lui-même, la vue du fauteuil brisé, d'où sourdront longtemps, jusqu'à nouvelle religion, comme d'une terre à Pythie, ou d'un sexe, de multiples énigmes. Réparer le fauteuil, c'est vouloir le faire taire, mais aussi introduire un soupçon, qui fera parler : pourquoi cette précipitation à réparer le fauteuil ? Que veut-il cacher ? N'est-il pas, finalement, lui le séduisant mathématicien du Bosphore, chez Ballardur, un monsieur qui rêve de s'asseoir ? Maintenir ouverte la blessure, bien au contraire, si dans un premier temps, possiblement long, cela ferait parler, conduirait au silence par débordement de paroles. C'est ainsi, semble-t-il qu'on finit par ne plus beaucoup parler des chutes du Niagara. Trop d'eau tue l'eau. On s'habitue. Qu'un tsunami éclabousse chaque matin, on en parlerait moins que d'un salami. Les pires catastrophes, quand elles se répètent, rendent muet, ou bavard d'autre chose.

Nous n'en sommes pas là avec le fauteuil d'Aminte. Nous ignorons la décision d'Alidor. A-t-il fait réparer le fauteuil ? L'a-t-il maintenu en l'état ? Les difficultés de la politique orientale ne nous permettent pas d'avoir un avis. Aminte elle-même paraît ne rien savoir.

On parle cependant, mais pas pour cause de cassure. Ce n'est pas la cassure qui intéresse. Chacun s'en moque. Pas de pitié. Nul ne demande (parmi les humains au monde susceptibles de demander) où elle est, quel est son degré de gravité, quelles sont les possibilités et le coût d'une éventuelle réparation. Alidor reste muet. Quand l'auteur de ces lignes a pu se rendre sur

les lieux, voir le fauteuil, constater les dégâts, placer dessus un écriteau attestant son appartenance à Aminte et photographe, Alidor s'est montré discret quant à la nature du mal. Il n'a pas, comme beaucoup de mâles devant un accident, retroussé les manches, affiché une expertise, proposé un diagnostic. Il n'a rien dit. Il s'est réfugié, comme on voudra, dans un humour supérieur, les mathématiques, ou la méditation, toujours bourdonnante au bord du Bosphore, des beautés blanches et bleues du monde. Peut-être a-t-il osé dévier les propos vers des considérations, qu'il aime, sur les pêcheurs de la Corne d'Or, qui s'activent nuit et jour sur des ponts, à toute heure, comme s'il importait à l'équilibre des puissances, ou au ciel, que du poisson fut pêché à la ligne là continuellement.

Alidor n'a rien dit de la cassure, mais Cidalise, Lise, France, ou d'autres bouches n'ont rien ajouté. La tectonique n'intéresse pas, ni la technique. L'heideggerienne question de la chose émeut peu. La phénoménologie, ou la pornographie, lassent vite. Chacun se détourne rapidement du réel. Il faut passer à d'autres mondes, ou lancer un « pourquoi ». Telle est l'alternative. En cette affaire, avant que tout ne meure, que se dissipent le fauteuil, Aminte, la brisure, et peut-être le Bosphore, chacun, à part soi, lance un pourquoi. Chacun désire la cause : pourquoi cette cassure ? Est-ce une preuve ? N'est-ce qu'une trace ? D'où vient qu'Aminte a fait au fauteuil ça ?

Ce n'est même pas « comment a-t-elle » ?

Non ce n'est pas comment.

En apparence, naturellement, c'est : comment ?

Comment, dans quelle position ? Avec qui ? Était-elle seule ? Ou avec quelqu'un ? Que faisait Alidor ? Comment était-elle habillée ? Était-elle nue ? Chacun y va de ses grivoiseries.

Chacun fournit son crâne, ou les voisins, en poses de l'Arétin. On fait grouiller les commentaires, les détails, le jeu.

Mais ces comment ne sont pas sans pourquoi.

Ils ne sont pas comme la rose. Ce sont les voiles du pourquoi.

Pourquoi Aminte a-t-elle cassé le fauteuil ?

Pourquoi cette faute ? Que prouve-t-elle ?

Pourquoi cette ombre et ce nombril ?

Pour quoi nous entraîne cette béance de Bosphore ? D'où bout le boeuf qui se noie aux flots de la faille ?

Pourquoi a-t-elle cassé le fauteuil ?

Et Europe. Et le bœuf ?

Pourquoi l'a-t-elle abandonné ? Quel récit faire ?

Et Lucifer ?

Alidor, à cette heure, s'habille sans doute, parmi les clameurs des sirènes du Bosphore, qui font, à l'occasion, des tritons. Il va vendre des mathématiques.

Tout cela est vrai.

Pourquoi pas ?

Tritons sont petits diables dans la musique.
